

LA POUPEE VIVANTE.

Je rencontrais quotidiennement et à heure fixe, dans une des avenues qui étoient autour de l'Arc de triomphe, une fillette de sept à huit ans, vêtue de haillons et la tête demi-cachée dans un bonnet de toile d'indienne qui laissait échapper un flot de petites boucles noires courant follement sur son front légèrement bombé. Les haillons et le bonnet usé jusqu'à la trame n'y faisaient rien ; la petite était fort jolie, et ses cheveux évaporés où le fer ni les papillottes n'avaient, certes, jamais passé, lui donnaient un air d'ange mutin, — si, toutefois, il existe des anges mutins.

Les yeux de cette fillette, bien fendus, d'un bleu sombre et surmontés d'épais sourcils se rejoignant à la racine d'un nez fin et long, éclairaient comme des diamants, son visage pâle et amaigri évidemment par les privations. Sa constitution semblait robuste, à en juger par la carrure des épaules enveloppées dans les épaves d'un vieux châle de laine, noué en manière de ceinture à ses reins. Le reste de la toilette de l'enfant, de la robe déguenillée aux gros souliers éculés, ressemblait à celle de toutes les petites vagabondes qui circulent dans les rues de Paris.

Rosette, ainsi se nommait ma petite mendiante, avait sous sa misérable enveloppe une fleur de beauté et de retenue qui la faisait tout de suite remarquer. Elle tendait avec une certaine fierté sa petite main rougeaude et gonflée par le froid ; la voix qui accompagnait ce geste humiliant, lorsqu'elle nous offrait ses microscopiques bouquets fanés, ne psalmodiait pas sa sollicitation aux passants de la même façon que celle des autres enfants.

Trait remarquable : jamais Rosette n'insistait auprès de vous. Quand on lui refusait, elle baissait, la tête, rougissait légèrement et laissait passer les gens.

Il y avait près d'un an que je rencontrais Rosette, tous les jours et à la même heure comme je l'ai dit, et j'avais pris l'habitude de lui payer la rente d'un gros sou qu'elle venait recevoir en accourant au devant de moi, le sourire sur les lèvres et avec la familière confiance d'un chien que l'on a accoutumé à venir prendre un morceau de sucre.

Ce qu'il y avait de particulier dans cette intimité entre Rosette et moi, c'est que jamais nous n'avions échangé d'autres paroles que celles-ci :

Je lui disais, en lui remettant mon tribut volontaire :

—Tiens, petite !...

Elle me répondait en s'envolant comme un oiseau :

—Merci, monsieur !

Et c'était tout. Je donnais de bonne grâce ; elle recevait de même.

Une après-midi, je ne rencontrais point Rosette à notre rendez-vous quotidien. Je pensai naturellement que ce serait pour le lendemain. Le lendemain, Rosette ne parut point ; huit jours, mortellement longs, se passèrent de la sorte.

Rosette m'avait manqué d'abord—la force de l'habitude—puis des inquiétudes me vinrent sur

le sort de la pauvre petite. Je m'enquis auprès de quelques jeunes vagabonds qui exploitaient les mêmes parages que Rosette ; aucun d'eux ne me put renseigner sur l'enfant.

Cette grande avenue était devenue comme déserte pour moi. J'avais même résolu de n'en plus prendre le chemin ; mais l'espérance de revoir ma chère petite mendiante me ramenait toujours au même lieu.

Un jour enfin, Rosette me réapparut.

Du plus loin qu'elle m'aperçut, elle se leva vivement d'un banc sur lequel elle s'était assise aux aguets et courut au-devant de moi, les deux bras ouverts comme pour m'embrasser. Je l'embrassai, en effet, et de bien bon cœur.

Rosette était toute renouvelée et jolie comme un printemps. Elle avait un bonnet tout neuf, une robe toute neuve, des chaussures toutes neuves. Qu'était-il donc arrivé à Rosette ! Elle devina la question que j'allais lui poser, et sa réponse vint au devant de mes lèvres :

—C'est une drôle d'aventure, me dit-elle, qui m'est arrivée pendant ces huit jours.

—Voyons cela, Rosette.

—Imaginez-vous qu'une petite fille de mon âge, qui se nomme Hélène, passait ici tous les matins avec sa maman. Elle me donnait toujours, comme vous, une pièce de deux sous. M'ayant prise tout à coup en grande amitié elle voulut à toutes forces m'amener avec elle. Sa maman, après avoir refusé, consentit enfin, tant la petite insista. On me fit monter en voiture et on me conduisit dans une maison où il y a un grand et beau jardin.

—Et c'est là qu'on t'a donné tous ces beaux habits ?

—Attendez donc ! fit Rosette avec l'impatience d'un conteur qu'on presse trop :—Hélène, reprit-elle, agit avec moi comme si j'étais une poupée ; elle me débarbouilla le visage, me trempa les mains dans une cuvette pleine de savon mousseux, me peigna les cheveux, les frisa par devant, comme vous voyez, et les tressa par derrière en ces belles nattes que voici ; puis, elle m'habilla d'une de ses robes, et nous avons ensuite couru ensemble dans le jardin. A l'heure du diner, la maman d'Hélène me fit donner une bonne soupe, de la bonne viande, des confitures bien douces et des gâteaux plus que je n'en pouvais manger.

Le soir, au moment de m'en aller, je voulus reprendre ma vieille robe, mon vieux bonnet et mes gros souliers.—Mais la maman d'Hélène me dit que tout cela était bon à jeter au fumier, ce qui était bien vrai, et que je devais garder les habits que j'avais sur moi, ce qui me fit battre les mains de joie. Ensuite, la dame me donna une pièce d'argent pour porter à ma grande sœur...

—Qui est ta grande sœur ?

—Il faut vous dire que je n'ai plus ni mère ni père depuis bientôt un an, mais seulement une grande sœur qui est bien jolie, allez ! qui est tout aussi bien habillée que les plus belles dames, et qui a toujours tout plein d'argent. Aussi j'ai gardé pour moi la pièce que m'avait donnée la maman d'Hélène...

—Et comment ta sœur te laisse-t-elle ainsi courir